

7-1966

## Un nouveau type de missionnaire

Albert J. Nevins M.M.

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cor-unum>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Nevins, A. J. (1966). Un nouveau type de missionnaire. *Cor Unum*, 3 (3). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cor-unum/vol3/iss3/7>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cor Unum by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

# Un nouveau type de missionnaire



Si nous publions ces extraits de la revue franciscaine américaine "Friars", ce n'est pas pour froisser qui que ce soit, mais pour rendre service. Tout commentaire sera le bienvenu...

Aujourd'hui, en certains pays, des missionnaires subissent une persécution active et directe. De plus, en bien d'autres pays, des missionnaires se demandent: "Pourquoi ces restrictions apportées à notre action? ces questions de visa? cette propagande anti-missionnaire? ces impôts nouveaux et si lourds sur ce que nous importons?"

La vie simple et tranquille des missionnaires d'autrefois a pris fin. Ils assistent à la fin d'une ère. Ils comprennent plus ou moins qu'ils sont entraînés dans une évolution sociale, politique et économique qui sape les fondements de leur vocation et remet en question la croissance de l'Eglise.

Le trouble que ressentent certains d'entre eux provient de ce qu'ils ne réalisent pas que le programme conçu pour un monde rural et statique ne vaut plus en milieu révolutionnaire. A beaucoup il est difficile de se réadapter. Jadis, ils étaient des directeurs et des inspecteurs dans leur domaine: "ceux qui savaient" et dont les ordres ou les conseils étaient acceptés sans discussion. Ils étaient les piliers de la société, des législateurs et des juges. Puis, en un rien de temps, tout a changé. Leur place a été prise, et par gens ayant leur mot à dire.

Au bon vieux temps, tout était simple, même la vocation missionnaire. C'était, de leur part, un généreux mouvement qui les portait à se consacrer au service de Dieu. Puis, après les études habituelles dans un séminaire, on les affectait

en Indochine ou au Congo. Ils y allaient, beaucoup sans espoir de revoir jamais le pays natal, mais tout dévoués au service de Dieu et bien déterminés à lui gagner des âmes.

Sans qu'ils s'en rendissent compte, en partant en mission ils emportaient avec eux un héritage qui contenait le germe de leur insuccès. Ils étaient fiers de leur civilisation et voulaient en faire bénéficier les autres: aussi ils francisèrent, anglicisèrent ou américanisèrent les populations parmi lesquelles ils travaillaient. Ils édifiaient ainsi des îlots de leur patrie dans tous les coins du monde. Sans le vouloir, ils traitaient avec condescendance les gens qu'ils étaient venus évangéliser: "Ce sont de grands enfants, disaient-ils, il ne faut pas trop leur en demander!"

On ne saurait le leur reprocher: ils étaient le produit de leur milieu et de leur temps. Leurs parents et amis admiraient leur esprit de sacrifice, mais, au fond, on se faisait une image romantique du missionnaire, chevauchant par monts et par vaux, voyageant en chaise-



à-porteurs, échappant de justesse aux pirates ou aux brigands, pris dans une guerre civile ou poursuivi par les cannibales. Vues d'Europe ou d'Amérique, les missions n'évoquaient guère autre chose que des orphelins à recueillir, des lépreux à soigner et des pays lointains où l'on expédiait des colis de vêtements usagés.

Mais le plus regrettable (et, là encore, ce n'était pas la faute du missionnaire), était que celui-ci partait avec une théologie apologétique étroite et illusoire. Intellectuellement, il était orienté vers la défense de l'Eglise contre ses ennemis. Il était installé dans la sécurité de son bon droit. Il emportait avec lui toutes les preuves de la vérité de l'Eglise et était prêt à réduire au silence qui oserait les contester. Dans la simplicité de sa foi, il était déterminé à faire tout ce qu'il fallait pour "aller et baptiser".

Sûr de lui, il estimait que les populations chez lesquelles il se rendait n'avaient rien à offrir. Le Paganisme était une erreur, et d'une erreur il ne peut sortir rien de bon. Il était venu donner et les autres n'avaient qu'à recevoir. Aussi, dans son ingénuité, provoqua-t-il des crises comme celle des Rites chinois ou celle de la guerre civile en Ouganda, et ne réussit-il pas à établir une Eglise indigène en Amérique latine. Quant à l'œcuménisme, c'était alors "coopération formelle avec l'hérésie". Les autres groupements chrétiens qui travaillaient dans le même secteur n'étaient que des intrus et des rivaux dans la conquête des âmes; c'étaient des propagandistes de l'erreur, et, comme tels, il fallait les combattre, même en conflit ouvert.

Le missionnaire trouvait sa joie à travailler sans publicité et sans gloire dans les coins les plus reculés, voyageant pendant des semaines le long des rivières de la jungle, pour atteindre quelques centaines d'âmes — ou au mieux quelques milliers — qu'il ne pouvait visiter qu'une ou deux fois par an. Il ne trouvait rien d'étrange à cela, même s'il savait que, dans la capitale du pays, il y avait des *barriadas* ou des *collampas*, faubourgs sordides où, en quelques pâtés de maisons, se trouvaient concentrées de 10 à 50.000 âmes, qui avaient également besoin de ses services et qu'il aurait pu contacter chaque jour.

Puis, presque du jour au lendemain, le monde qu'il connaissait a volé en éclats. Un grand vent, un souffle, passa sur le pays et la colonisation disparut. Ces "grands enfants" devinrent brusquement présidents de la république, premiers ministres, ambassadeurs ou archevêques. Le missionnaire se trouva pris dans le tourbillon, qui remettait en question le bien-fondé de tous les éléments traditionnels de son existence. Il se vit accuser de paternalisme, d'impérialisme culturel, de servilité à l'égard de l'ancienne puissance coloniale, et de n'avoir formé qu'une armée de scribes, mais pas de chefs. Et, en certains territoires, comme Ceylan ou le Soudan, on lui ferma tout simplement la porte au nez!

### *La vocation de tout chrétien*

L'ère missionnaire est-elle terminée? Le missionnaire est-il un anachronisme? Certainement, l'ère missionnaire, telle que nous l'avons connue, a disparu et ne reviendra plus. Certainement, le missionnaire de jadis, comme l'administrateur colonial, ne peut se rencontrer que dans quelques coins perdus, et le plus tôt il disparaîtra, mieux cela vaudra.

Mais il y a place pour un nouveau type de missionnaire. Et pour ceux qui sont à l'œuvre sur le terrain, la leçon est évidente: "changez et vous survivrez: sinon, votre rôle est fini".

L'esprit de cette évolution missionnaire s'est manifesté d'abord dans le bouleversement social et intellectuel qui a suivi la révolution industrielle. Les deux guerres mondiales ont suscité pour l'Eglise des problèmes nouveaux et provoqué un examen plus profond des principes fondamentaux. En bien des cas, ce sont des théologiens protestants qui ont servi de catalyseurs à la pensée théologique catholique. De cette autocritique religieuse sont issus un nouveau bourgeolement de la théologie et une vue plus claire de la nature de l'Eglise. Celle-ci est apparue comme Christocentrique, continuant le Christ dans le monde jusqu'à la fin des temps. Par sa nature même, l'Eglise est tou-



jours en état de mission: elle est co-extensive à sa mission.

Ces fondements théologiques ont ouvert de nouvelles perspectives à l'étude de la mission et du rôle missionnaire de l'Eglise et de ses membres. En cette matière, trois notions surtout ont eu grande influence, en éclairant d'autres domaines de la théologie:

1. On s'est rendu compte que tout chrétien sans exception doit être un témoin du Christ en participant à la mission universelle de l'Eglise;
2. que cette mission n'est pas uniquement géographique et restreinte à ce qu'on appelle "les pays de mission", mais qu'elle s'origine partout où il y a un chrétien et s'étend jusqu'au dernier homme qui n'est pas encore parvenu à la connaissance du Christ;
3. que le but de cette mission n'est pas d'établir une Eglise monolithique et impersonnelle, mais la plénitude du Corps Mystique du Christ.

La première de ces notions fondamentales concerne la mission du chrétien. Le Christ a défini clairement et simplement la mission que lui avait donnée son Père: "Je suis venu non pour juger le monde, mais pour le sauver". Tout disciple du Christ doit participer à cette œuvre de salut. Le Christ a comparé les chrétiens à un levain qui doit imprégner le monde entier, à la lumière placée sur une montagne pour que tous puissent la voir. L'œuvre de salut doit être une œuvre d'amour. "Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés". A cet amour, il n'y a pas de limites. "Tu aimeras ton prochain comme toi-même". C'est à son baptême que le chrétien reçoit cette mission, et elle lui est "confirmée" à sa confirmation.

Mais, avec le temps, les notions de l'Eglise complément du Christ, et du monde orienté vers le Royaume de Dieu sont devenues statiques et impersonnelles. La montée du nationalisme, l'ère des explorations, l'accent mis sur le caractère personnel de la religion, tout cela y a contribué. Peu à peu, "les missions" ont fait perdre de vue "la Mission".

L'Eglise s'est trouvée partagée entre une Eglise expéditrice et une Eglise destinataire. La mission a été envisagée comme un courant culturel et financier allant de l'Occident civilisé vers les pays d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique latine. La responsabilité de ces missions appartenait au missionnaire étranger, dont le succès se mesurait à l'étendue du territoire qu'il occupait et au nombre des conversions qu'il faisait.

Ces missionnaires étaient des hommes de courage et de sacrifice, et, certains, des hommes d'une grande sainteté. Mais leur vision théologique manquait d'ampleur.

Il en est résulté du retard dans le développement de la formation de responsables indigènes et de l'érection des Eglises locales. Les conséquences dramatiques de cette étroitesse de vues se manifestent aujourd'hui en Amérique latine, où l'Eglise lutte pour sa survie dans un océan d'ignorance et d'apathie. Peut-être le changement et la remise en question ont-ils commencé avec Léon XIII et son encyclique révolutionnaire, *Rerum Novarum*, qui condamnait l'exploitation de l'homme et affirmait sa dignité, découlant de sa ressemblance avec Dieu. Le Pape élargissait la vision de l'Eglise, en affirmant qu'elle ne s'intéressait pas seulement aux âmes, mais à l'homme tout entier, l'homme spirituel, l'homme temporel, l'homme social. La Rédemption n'était plus seulement un fait historique; elle était aussi universelle que la vie humaine totale. Les successeurs de Léon XIII — Benoit XV, Pie XI et Pie XII — mirent l'accent sur la nécessité pour l'Eglise d'assimiler les peuples et les cultures, de renoncer à son caractère étranger, d'ériger un clergé et une hiérarchie indigènes responsables de leurs propres Eglises.

En même temps, on redécouvrait que les relations du chrétien avec l'humanité étaient de nature personnelle et individuelle. Le souci universel que chaque chrétien doit avoir pour l'Eglise entière et sa mission s'est retrouvé dans celui



du développement de la doctrine de la collégialité épiscopale. Mgr GUERRY, archevêque de Cambrai, a fourni une explication de cette doctrine quand il a déclaré:

Elle signifie directement la responsabilité commune, sous l'autorité du Pape, de l'évangélisation du monde entier... de la mission apostolique de l'Eglise... Cette responsabilité commune concerne même chaque évêque. Avant Vatican II, chacun des évêques se sentait responsable seulement de la portion du troupeau qui lui avait été confiée, souvent même seulement de ses propres fidèles... En général, il laissait le soin de la conversion du monde au Souverain Pontife, à la Congrégation de la Propagande et aux Œuvres Pontificales Missionnaires... On ne réalisait pas encore assez clairement tout ce qu'exige le caractère missionnaire des évêques, de par leur vocation, de par leur fonction par rapport aux incroyants... à travers l'univers.

La même responsabilité personnelle doit animer tout prêtre, qui ne se considérera plus seulement comme le pasteur d'un petit troupeau, chargé de pourvoir aux nécessités spirituelles de ceux qui ont trouvé le Christ dans leur baptême. Lui aussi a sa part dans l'extension du Royaume. Il en est de même pour les laïcs qui consacrent leur vie à témoigner pour le Christ. En conséquence, la mission ne connaît plus de frontières géographiques.

Comment alors distinguer, parmi les laïcs, ceux qui ont des obligations dans leur propre patrie et ceux dont la vocation y ajoute la participation directe à un apostolat missionnaire qui les conduit loin de chez eux? Un groupe de spécialistes, réunis à Toronto en 1963, a défini le missionnaire comme "le serviteur de l'Eglise qui quitte son pays et sa civilisation pour proclamer l'Evangile de concert avec l'Eglise là où celle-ci est déjà à l'œuvre, ou pour planter l'Eglise là où elle ne l'est pas encore". Concevoir ainsi la mission comme un service est bien différent de la supériorité culturelle que la génération passée emportait outre-mer. Cette notion a son fondement dans l'Ecriture, où le Fils de l'Homme rappelle qu'il est venu "pour servir et non pour être servi".

Ceux des chrétiens qui restent dans leur propre Eglise et leur propre culture ont le devoir d'aider les missionnaires, en plus de l'obligation de rendre témoignage dans leur propre milieu, afin de transformer l'ordre temporel au sein duquel ils se trouvent.

Ceci nous amène au troisième principe théologique, à savoir que la mission de tout chrétien n'est pas d'étendre l'Eglise en tant qu'institution, mais d'étendre la plénitude du Christ dans son Corps Mystique. Se représenter l'Eglise comme un ensemble de bâtiments: écoles, hôpitaux et autres établissements charitables, c'est mettre l'accent sur le corps et oublier l'âme. Au fond, l'Eglise n'est rien d'autre que le Christ dans le monde. C'est dans l'Eglise que nous rencontrons directement le Christ, rencontre qui a lieu à travers la liturgie, et en premier lieu par la messe et les sacrements. Cette rencontre doit être rendue accessible à tous les hommes. C'est au missionnaire de faire passer tout cela dans la pratique. Il doit comprendre l'homme tout entier, dans toutes ses complexités, sa culture et son milieu; il doit avoir des méthodes et des solutions adaptées aux problèmes concrets de la vie humaine. Mais, pour cela, la science théologique ne suffit pas.

La question de la formation missionnaire est si étroitement liée au succès de l'apostolat en mission, que bien peu aujourd'hui en contesteraient la nécessité. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Pendant longtemps, aucune formation spéciale n'était jugée nécessaire. Pères, Frères et Sœurs étaient, pensait-on, suffisamment engagés pour être en mesure de remplir leur tâche missionnaire. Les prêtres missionnaires recevaient la même formation que n'importe quel autre prêtre d'Allemagne, de Hollande ou du Portugal. Frères et Religieuses étaient préparés à la partie professionnelle de leur état, mais cela conduisait trop souvent à ce qu'on appelait "de regrettables incidents".

La formation du missionnaire moderne se répartit en trois étapes: avant, pendant et après le service en mission. La première est celle donnée à l'école apostolique et au séminaire. Il semble tout-à-fait évident que la formation traditionnelle donnée dans les séminaires est très inadéquate au monde révolution-



naire d'aujourd'hui. Les textes en usage ont besoin d'être révisés et orientés vers les besoins particuliers de la mission. Sans doute, l'étude fondamentale de la philosophie et de la théologie doit être maintenue, mais elle doit être définie et organisée à nouveau. Le curriculum des études doit être modifié de façon à laisser place à d'autres sujets, comme la missiologie, la linguistique, les techniques d'information, la dynamique de groupe, l'anthropologie, les problèmes d'acculturation. La Pastorale, par exemple, doit réaliser l'application des vérités dogmatiques au travail en mission. Est-ce que les techniques de pré-évangélisation ne sont pas aussi importantes que les règles concernant la restitution à propos du 7ème commandement?

**En Psychologie, on ne met pas suffisamment l'accent sur la nature de l'homme, de sorte que le prêtre est tenté de n'envisager que le point de vue surnaturel. Et pourtant, il faut connaître et comprendre les dynamismes naturels de la personnalité humaine si l'on veut résoudre les multiples problèmes psycho-émotionnels qui résultent de nos mauvaises inclinations.**

Après le séminaire, le missionnaire moderne subit un temps de formation sur place, jusqu'à son premier congé. Elle se divise en deux parties: d'abord, dans un établissement d'orientation, qui est plus qu'une école de langues. Elle devrait durer environ un an, et jamais moins de 8 mois. Si l'étude principale est celle de la langue, bien d'autres sujets devraient être abordés, par exemple une introduction à la connaissance du pays, de ses problèmes, de ses caractéristiques politiques, sociales et culturelles; de même, l'histoire de

l'Eglise dans le pays. Des tournées permettraient de comprendre les différences d'ordre culturel. L'idéal serait que chaque institut ou chaque pays ait un établissement de ce genre; si cela n'était pas possible, la formation pourrait être donnée dans un établissement commun à plusieurs.

La seconde partie de cette formation pendant le service se donne sur le terrain même où le jeune missionnaire commence à travailler sous la direction d'un ancien expérimenté. Pendant cette période, il faudrait réunir les jeunes missionnaires au moins une fois par trimestre, pour qu'ils puissent comparer et analyser leurs expériences, se mettre au courant des nouvelles techniques et réaliser qu'ils font partie d'un mouvement missionnaire et d'un programme organisé, au lieu d'être des individus isolés.

La période finale de la préparation est celle que nous avons appelée "après le service". Elle a lieu pendant le premier congé, car alors le missionnaire (comme son supérieur!) doit savoir ce qui manque à sa formation et à ses connaissances. La formation reçue durant cette période pourrait porter sur de multiples sujets, depuis la catéchèse jusqu'au fonctionnement des coopératives. L'essentiel est que cette période critique ne soit pas perdue. Jamais le jeune missionnaire ne sera dans de meilleures conditions psychologiques pour parfaire sa formation, de façon à devenir un témoin valable au service des âmes parmi lesquelles il travaille et pour lesquelles il prie.

Albert J. Nevins, M. M.



Un grand principe dans la vie spirituelle, c'est de simplifier les choses le plus que l'on peut; plus notre conduite est simple et uniforme, plus elle est parfaite, et plus aussi nous nous soutenons facilement. — V. P. Libermann, Lettre à M. A. de Conny, 11 fév. 1838)